

LE PETIT FORMAT DES GRANDES IDÉES #162

PRIX : 2,99€ | 12.04.2026

LE CARNET DE *la fringale* culturelle

CINÉMA

ENTRETIEN AVEC
ARTHUR DUPONT,
RÔLE PRINCIPAL
DANS LE FILM
UNE FILLE EN OR

ÉDITO

LES FRANÇAIS ET LA
CULTURE : LE GRAND
DÉCROCHAGE

Le groove intime et libre

MUSIQUE

Sly Johnson



Édité par



Fondateurs :

Christophe Mangelle
et Alexandre Latreuille

Directeur de la publication :

Christophe Mangelle

Rédacteur en chef

Alexandre Latreuille

Photographes

Sonia Fitoussi
Patrick Fouque

Merci à nos abonnés.

À lire sur

www.lafringaleculturelle.fr
[@lecarnetdelafringaleculturelle](https://twitter.com/lecarnetdelafringaleculturelle)
[@lafringaleculturelle](https://twitter.com/lafringaleculturelle)

Uniquement en digital

11 rue Félibien
28000 Chartres

**LE CARNET DE
LA FRINGALE CULTURELLE
est édité par**

SASU La Fringale Culturelle
SIRET 85391071900014
N° de TVA
intracommunautaire
FR 96853910719
Dépôt légal : en cours
N° ISSN : 2680-0411
Commission paritaire :
N°1021K9404



Alexandre Latreuille
Rédacteur en chef

Les français et la culture : le grand décrochage

Les Français disent aimer la culture. Ils la jugent « essentielle ». Pourtant, ils y vont de moins en moins. Voilà le paradoxe - et il devient impossible de l'ignorer.

On se souvient de l'indignation suscitée en 2020 lorsque les lieux culturels furent classés « non essentiels ». Mais quelques années plus tard, le verdict est là : sans interdiction, la fréquentation recule quand même.

Le constat est net. Cinéma, livres, expositions : tout baisse. Et la raison est peut-être la plus inquiétante qui soit. Ce n'est pas un rejet. C'est un désintérêt. Un glissement silencieux vers le « pas envie ».

Dans une société happée par l'instantané, la culture paie le prix du temps long. Elle exige de se déplacer, de s'organiser, de se concentrer. Bref, un effort. Aller au cinéma n'est plus un réflexe, mais une décision. Et souvent, une décision remise à plus tard - puis oubliée.

Les chiffres parlent d'eux-mêmes : en 2025, seuls 57 % des Français sont allés au cinéma au moins une fois, soit 20 points de moins qu'en 2017. Et ce recul touche tout : musées, patrimoine, lecture. Personne n'est épargné.

Contrairement à une idée reçue, ce n'est pas d'abord une question d'argent. C'est une question de mode de vie. Fatigue, manque de temps, surcharge mentale, concurrence des plateformes : la culture est reléguée, non pas parce qu'elle ne compte plus, mais parce qu'elle demande trop face à des alternatives immédiates.

Et c'est là que le danger commence. Car une culture que l'on ne vit plus devient une culture abstraite. Et une culture abstraite finit par ne plus faire société.

Alors oui, le défi est simple à formuler : redonner envie. Mais la réponse, elle, est exigeante. Elle suppose de transmettre, de réhabiliter l'effort, de redonner à la culture une place centrale - y compris politiquement.

Reste une question : qui, aujourd'hui, est prêt à en faire une priorité réelle ?

SOMMAIRE

#162 LE CARNET DE

la fringale
culturelle

02 Édito

04 Sly Johnson

12 Arthur Dupont

18 Larrat

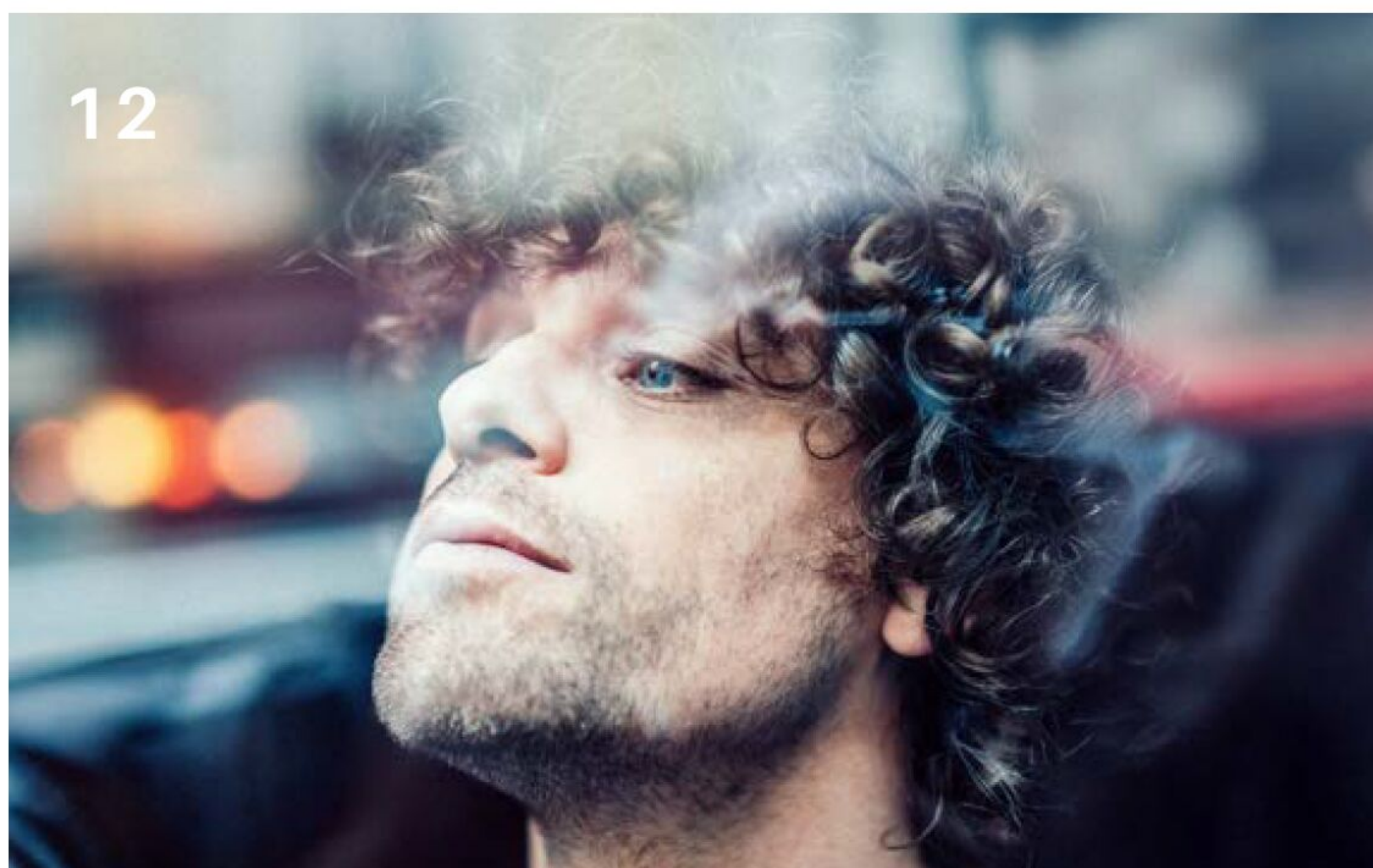
24 Culture +

26 Le bloc-notes

04



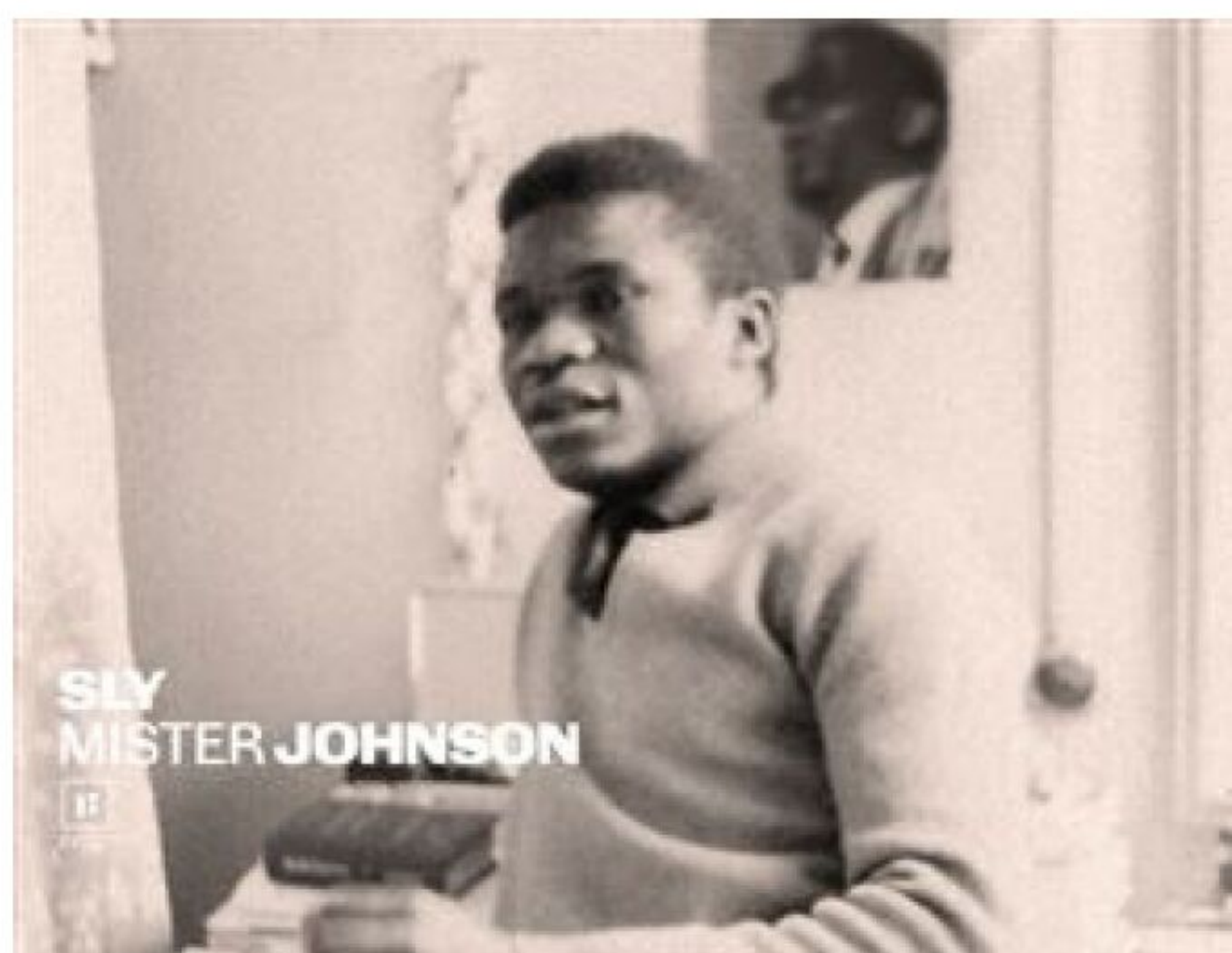
12



24



18



LE CARNET DE
la fringale
culturelle

11 rue Félibien 28000 Chartres

www.lafringaleculturelle.fr



À LA UNE

Sly Johnson

De l'alchimie collective
à la quête intérieure



Le jeudi 30 avril 2026 à 20h30, Sly Johnson investira la scène de la La Maroquinerie pour un concert qui s'annonce aussi vibrant qu'intime. Figure majeure du groove français, passé par l'aventure Saïan Supa Crew, il revient avec un projet profondément personnel, façonné dans la liberté et l'apaisement. Cet album - *Mister Johnson* - nourri de mémoire, d'héritage et de réconciliation, explore les territoires sensibles de l'identité et de la transmission.

Par Christophe Mangelle
Photos de Patrick Fouque

Le Carnet de La Fringale Culturelle : Votre retour s'inscrit dans un projet profondément personnel. À quel moment avez-vous senti que cet album devait exister, et que vous aviez quelque chose de nouveau à raconter ?

Sly Johnson : Cela s'est imposé à moi entre 2022 et 2023, dans un moment de bascule assez fort. Je sortais d'une affaire juridique extrêmement pesante, quelque chose de très dur à vivre, qui m'a profondément marqué. Mais avec le recul, je me rends compte que cette épreuve a été presque salvatrice. Elle m'a poussé à reprendre le contrôle, à créer mon propre label, et surtout à envisager la musique autrement. J'avais besoin d'un projet qui soit le symbole d'une liberté retrouvée, d'un apaisement intérieur. À partir de là, l'idée de rendre hommage à mon père est venue très naturellement. C'est devenu la colonne vertébrale de l'album. Très vite, deux morceaux se sont imposés, dont "Mister Johnson", qui est presque une lettre ouverte. Ce n'est pas une conversation à proprement parler, mais un message adressé à lui, tout autant qu'à moi-même. J'y dépose une forme de paix, une acceptation de notre histoire, avec ses manques et ses beautés. Et puis il y a une autre chanson, qui est aussi un hommage, mais sous un autre angle : celui de la transmission musicale, de tout ce qu'il m'a fait écouter, de cette culture qu'il m'a transmise sans forcément passer par la langue. Le lingala que j'utilise dans le refrain est très symbolique. C'est aussi un clin d'œil à mes racines et à mon parcours, notamment à Saïan Supa Crew.

LC : Après plus de vingt ans de carrière, qu'est-ce qui vous anime encore aujourd'hui lorsque vous entrez en studio ?

SJ : Aujourd'hui, ce qui m'anime profondément, c'est l'exploration, mais surtout la liberté d'explorer. Pendant très longtemps, j'ai travaillé dans une forme d'urgence, avec des contraintes, des attentes extérieures. Là, pour la première fois, je me suis senti totalement libre, très serein, presque apaisé dans le processus de création. Et cette sérénité change tout. Elle permet d'aller plus loin, de prendre le temps de chercher, de composer, de déconstruire, de reconstruire. Je me suis autorisé à jouer, à expérimenter, à revenir sur des idées après plusieurs semaines. Il n'y avait plus cette pression de devoir produire rapidement. Et dans cet espace-là, j'ai pu laisser ma personnalité s'exprimer pleinement. Ce disque est très différent des précédents, parce qu'il est chargé d'une énergie très positive. Avant, il y avait peut-être davantage mes influences qui prenaient le dessus. Là, c'est vraiment moi, avec tout mon bagage, mais filtré par une forme de maturité.

"Pour la première fois, je me suis senti totalement libre, très serein, presque apaisé dans le processus de création."





LC : On ressent une forme de libération dans votre musique. Est-ce que cet album est aussi lié à un travail plus intime, presque thérapeutique ?

SJ : Oui, absolument. C'est même fondamental. Avant de pouvoir créer cet album, j'ai dû faire un travail sur moi-même. J'avais besoin de comprendre certaines choses, de revisiter mon histoire, notamment la relation avec mon père, mais aussi cette relation manquée avec ma mère et une partie de ma famille. Il y avait des questionnements existentiels très profonds. Et pour avancer, il fallait faire la paix avec tout ça. Prendre ce qui est bon, accepter ce qui ne l'est pas, et se délester du reste. Ce travail intérieur a été déterminant. Une fois qu'il a été amorcé, l'envie de faire un album est revenue, mais avec une autre intention. J'ai voulu exprimer, même inconsciemment, tout ce cheminement. Et c'est pour cela que l'album a pris deux ans. Avant, j'étais dans une forme d'urgence, je voulais terminer les morceaux rapidement. Là, je me suis donné le temps. J'ai laissé les morceaux vivre, évoluer, respirer. Je revenais dessus, je les déconstruisais pour mieux les reconstruire. Cette temporalité longue a permis à l'album d'atteindre une forme de justesse.

LC : On vous connaît notamment à travers l'aventure Saïan Supa Crew. Quel regard portez-vous aujourd'hui sur cette période et sur ce qu'elle vous a apporté artistiquement ?

SJ : C'est un regard profondément reconnaissant. Si je devais isoler un héritage majeur de cette époque, ce serait l'exigence technique. Avec Saïan Supa Crew, on était presque obsessionnels sur cet aspect. On passait des heures à travailler les flows, à chercher la précision, à repousser les limites. Il y avait une dimension presque scientifique dans notre approche. Et ça, je l'ai gardé. Aujourd'hui encore, dans ma manière de chanter, dans mes placements rythmiques, dans mon rapport au groove, il y a cette rigueur. Mais il n'y a pas que ça. Il y a aussi l'humain, les souvenirs, cette énergie collective très forte. Et sur cet album, j'ai eu envie de faire revivre cela en invitant certains membres du groupe. Ce n'est pas une nostalgie, c'est plutôt une continuité. Une manière de convoquer ces liens, de les inscrire dans le présent. Il y a beaucoup d'amour dans cette démarche.

"Avec Saïan Supa Crew, on était presque obsessionnels sur cet aspect. On passait des heures à travailler les flows, à chercher la précision, à repousser les limites. Il y avait une dimension presque scientifique dans notre approche."



LC : Vous utilisez toujours le beatbox comme outil de création. Comment cette pratique influence-t-elle concrètement votre manière de composer ?

SJ : Le beatbox est devenu un outil central dans ma manière de créer. C'est quelque chose de très spontané, très instinctif, et ça correspond parfaitement à ma personnalité. Grâce à toutes ces années de pratique, j'ai développé une capacité à faire émerger des idées très rapidement. Quand une intuition arrive, je peux immédiatement la tester, la matérialiser. Et souvent, cette première impulsion est la bonne. Bien sûr, il y a ensuite un travail de développement, de structuration, mais le beatbox me permet de savoir très vite si une idée est efficace. C'est une sorte de filtre immédiat, un laboratoire en temps réel.

"Ce disque, je le vois presque comme un vêtement sur mesure. J'ai construit un cadre dans lequel ma voix, mes émotions, mon histoire peuvent exister pleinement."

LC : Cet album est particulièrement intime. Est-ce plus difficile ou au contraire plus naturel de le défendre aujourd'hui ?

SJ : C'est beaucoup plus naturel. C'est même la première fois que je me sens aussi à l'aise avec un projet. Parce qu'il me ressemble totalement. Il n'y a pas de distance entre ce que je suis et ce que je propose. Ce disque, je le vois presque comme un vêtement sur mesure. J'ai construit un cadre dans lequel ma voix, mes émotions, mon histoire peuvent exister pleinement. Et du coup, j'ai envie d'en parler, j'ai envie de le défendre. Le fait qu'il soit intime n'est pas un obstacle, au contraire, c'est une force.

LC : On ressent aussi une grande diversité musicale dans cet album, entre des morceaux très doux et d'autres plus festifs. D'où vient ce goût pour la fusion ?

SJ : Je pense que ça vient directement de mon père. Il écoutait énormément de styles différents, sans hiérarchie. Et il m'a transmis cette curiosité. Très tôt, je me suis senti à l'aise dans des univers musicaux très variés. Et pour moi, c'est essentiel de ne pas s'enfermer. Ce n'est pas parce qu'on fait un style qu'on doit s'y limiter. J'aime l'idée de voyager à l'intérieur même d'un genre, de créer des ponts, des fusions. Faire dix morceaux identiques, très cadrés, ce serait m'ennuyer moi-même. J'ai besoin de mouvement, de contrastes et de surprises.

LC : Votre musique trouve un équilibre très subtil entre héritage soul et modernité. Comment travaillez-vous cette articulation ?

SJ : C'est une question de curiosité, encore une fois. Mon bagage est là, il est profondément ancré. Toute cette musique que j'ai écoutée depuis l'enfance continue de vivre en moi. Mais en parallèle, je suis très attentif à ce qui se fait aujourd'hui. J'écoute énormément de nouveautés, je m'intéresse aux évolutions techniques, aux nouvelles esthétiques. Et j'essaie d'intégrer cela, de manière organique. Il ne s'agit pas de suivre une tendance, mais de s'en nourrir. C'est une manière d'enrichir sa musique, de la faire évoluer, de sortir de sa zone de confort.

LC : Vous serez en concert à la Maroquinerie. Que préparez-vous pour cette date ?

SJ : Je suis encore en pleine réflexion. La scène, c'est toujours un défi pour moi, parce que j'ai énormément d'idées. J'ai envie de tout proposer, de tout partager, mais il faut faire des choix. C'est un vrai dilemme. Mais ce qui est sûr, c'est que ce sera un live très incarné. La scène, c'est ma seconde maison. C'est un espace de création différent, plus direct, plus spontané. Le public est là, physiquement, il réagit, il interagit. Il y a une forme de danger, d'imprévu. Et c'est ça qui est beau. Tout peut arriver. La scène, c'est une sorte de concentré de vie, sur une heure ou une heure et demie. C'est intense, c'est vivant.



A person with curly brown hair, wearing a blue polo shirt, is shown from the chest up on the right side of the frame. The background is a vibrant red surface with vertical wood grain patterns. A circular, ornate metal knob is visible on the left side of the red surface.

Arthur Dupont

« Se fondre dans un personnage reste l'un des grands plaisirs du métier »





Échanger avec Arthur Dupont, à l’affiche du film *Une fille en or* de Jean-Luc Gaget, est particulièrement agréable, tant sa singularité et sa sincérité frappent d’emblée. Acteur à part, regard expressif, cheveux bouclés et poignée de main assurée, il ne se limite pas à son métier de comédien : il est aussi chanteur.

Par Christophe Mangel et Alexandre Latreuille
Photos de Patrick Fouque

Le Carnet de La Fringale Culturelle : Dans *Une fille en or*, vous incarnez un personnage à la fois frontal, dérangent et profondément ambivalent. Qu’est-ce qui vous a immédiatement attiré dans Paul ?

Arthur Dupont : Ce qui m’a frappé, c’est d’abord la distance : Paul est très éloigné de moi, et c’est précisément ce qui m’a stimulé. Ensuite, la qualité d’écriture — des dialogues précis, humains, où chaque personnage existe pleinement. Il y a aussi une comédie fine, jamais facile, qui surprend. J’ai lu le scénario d’une traite et je me suis immédiatement projeté dans le rôle.

LC : Justement, comment avez-vous abordé la complexité de ce personnage sans chercher à le rendre sympathique à tout prix ?

AD : Avec le réalisateur, nous avons choisi de ne pas adoucir le personnage. Paul est dur, froid, très contrôlé, et il fallait l’assumer. Le travail a été à la fois psychologique et physique : contenir mon expressivité, aller vers quelque chose de plus rigide, plus direct. Tout chez lui relève du contrôle.

LC : En quoi ce rôle vous a-t-il poussé à sortir de votre zone de confort ?

AD : Il m’a forcé à prendre conscience de mon corps et de ce que je renvoie, tout en me donnant le plaisir rare de me voir autrement. C’est essentiel de ne pas se répéter : se fondre dans un personnage différent reste l’un des grands plaisirs du métier.

“Ces échanges avec vous, les journalistes, font aussi partie du métier. Ils permettent de prolonger le jeu autrement.”

LC : Comment s’est construite votre relation de jeu avec Pauline Clément ?

AD : Très simplement. Pauline est généreuse, sans posture. Discrète hors plateau, elle devient une véritable force dès que la caméra tourne. Sa précision et son intensité créent naturellement une relation de confiance.

LC : Le film repose sur des dialogues très présents. Est-ce que cela a influencé votre manière de jouer ?

AD : Évidemment. Les mots ne sont jamais neutres : ils traduisent une pensée et une position. Ici, chaque personnage a sa propre musique, sa singularité, ce qui offre une base très solide pour le jeu.

LC : Paul est un personnage qui peut susciter des réactions contrastées, voire déranger. Est-ce aussi ce qui vous intéressait ?

AD : Bien sûr. Il dérange, mais c'est sa complexité qui m'intéresse, déjà présente dans l'écriture. Quand tout est aligné, on ne cherche pas à séduire, mais à proposer une expérience juste.

LC : Y a-t-il quelque chose que vous avez découvert sur Paul en le jouant, que vous n'aviez pas perçu à la lecture ?

AD : Oui, son intériorité. À la lecture, on voit la façade, mais en jouant, on découvre ce qu'il y a dessous : silences, hésitations, processus invisibles. Chez Paul, j'ai surtout ressenti un manque de confiance, une fragilité cachée.

LC : Si vous deviez défendre votre personnage face à un spectateur qui le jugerait sévèrement, que lui diriez-vous ?

AD : Que je comprends sa réaction. Mais je l'inviterais à revoir le film, à creuser. Parce qu'il y a toujours autre chose à percevoir, une nuance qui échappe à la première vision. Et peut-être que ce personnage, justement, mérite qu'on s'y attarde.

LC : Ce rôle a-t-il modifié votre regard sur les relations humaines ?

AD : Il a plutôt confirmé quelque chose que je savais déjà : les gens sont infiniment plus complexes que ce qu'ils laissent paraître. Et qu'il faut du temps pour les comprendre. La confiance ne se décrète pas, elle se construit. Et elle est difficile, parce que chacun se protège.

LC : Ce film vous a-t-il apporté quelque chose de personnel ?

AD : Oui, une rencontre. Celle du réalisateur. Quelqu'un de plus expérimenté, apaisé, qui dégage une forme de sagesse. Ce sont des personnes avec lesquelles on sent immédiatement qu'il n'y aura pas de jeu de pouvoir inutile. Et ça, c'est précieux.

LC : Quels sont vos projets après Une fille en or ?

AD : Il y a un tournage prévu à l'automne, si les conditions de production le permettent. Et en parallèle, je développe la musique. J'ai sorti un premier morceau récemment, d'autres arrivent, ainsi qu'un EP et un clip. J'aime cette idée d'avoir plusieurs terrains d'expression.

“La confiance ne se décrète pas, elle se construit. Et elle est difficile, parce que chacun se protège.”

LC : Souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

AD : Ces échanges avec vous, les journalistes, font aussi partie du métier. Ils permettent de prolonger le jeu autrement.







MUSIQUE



Larrat

**“La musique a accompagné
chaque étape de mon parcours.”**

À rebours des logiques immédiates de l'industrie musicale, Larrat s'inscrit dans une démarche intime et profondément incarnée. Son album - *L'improbable histoire d'un potentiel tueur à gages* produit par Jérémy Chatelain - né d'une nécessité intérieure, explore des fragments de vie avec une sincérité rare.

Par Christophe Mangel
Photos de Nicolas Camillini

Le Carnet de La Fringale Culturelle : Lorsque l'on découvre votre parcours, on est frappé par sa singularité : dirigeant dans un grand groupe international, puis auteur-compositeur-interprète. À quel moment avez-vous senti que la musique devait devenir centrale dans votre vie ?

Larrat : Elle a toujours été là, en réalité. La musique a accompagné chaque étape de mon parcours, même lorsqu'elle semblait reléguée à l'arrière-plan. J'en faisais déjà adolescent, avant d'être, disons, rattrapé par ce que j'appelle avec humour la « police familiale » — celle qui vous rappelle à l'ordre, vous incite à suivre un chemin plus raisonnable, plus conforme. J'ai donc poursuivi des études exigeantes, intégré une grande école, puis Berkeley, avant d'entrer rapidement dans une carrière professionnelle intense, au sein d'un grand groupe. Mais la musique n'a jamais disparu. Elle existait dans les interstices, dans les marges de cette vie très structurée. Elle était mon refuge, mon espace de solitude choisi, un lieu d'introspection après des semaines saturées de sollicitations. Le week-end, je fermais les écoutilles pour me retrouver face à moi-même, dans cet espace intérieur où la musique devenait presque une nécessité vitale.

LC : Votre titre *Boss* raconte justement cette vie d'homme d'affaires, presque en pilote automatique. Est-ce une manière de questionner ce modèle de réussite ?

L : Absolument. *Boss* n'est pas tant le portrait d'un homme surmené que celui d'un homme vidé, pris dans une mécanique qui le dépasse. C'est une vie que beaucoup fantasment : la stabilité, la réussite, les responsabilités. Mais une fois qu'on y est, on se surprend à désirer exactement l'inverse — plus de liberté, plus de création, plus de désordre. Je crois que nous passons notre existence à convoiter ce que nous n'avons pas. Cette tension permanente entre sécurité et vertige nourrit profondément mon écriture. Elle est au cœur de mes chansons, et sans doute aussi de mes choix de vie.

“Je crois que nous passons notre existence à convoiter ce que nous n'avons pas. Cette tension permanente entre sécurité et vertige nourrit profondément mon écriture.”





LC : Vous évoquez une « deuxième vie ». Est-ce ainsi que vous percevez votre transition vers la musique ?

L : Oui, complètement. À un moment donné, je me suis dit : pourquoi suis-je persuadé que nous n'avons qu'une seule vie ? Cette idée m'a libéré. J'ai décidé de m'engager pleinement dans la musique, non plus comme une échappatoire, mais comme un axe central, une véritable direction. Cela demande un changement radical de logiciel. Dans le monde de l'entreprise, tout est mesurable : la performance, l'efficacité, les résultats. Il existe des normes, des grilles d'évaluation, des repères clairs. Dans l'artistique, c'est exactement l'inverse. Il n'y a plus de certitudes, plus de critères objectifs. Tout devient relatif, mouvant. C'est à la fois vertigineux et profondément déstabilisant.

LC : Cette incertitude est-elle difficile à apprivoiser ?

L : Elle l'est, oui. Il faut apprendre à vivre sans validation extérieure claire. À accepter que ce que l'on crée ne sera jamais définitivement « juste », mais toujours en devenir. C'est une école de doute permanent, mais aussi de liberté totale. Pendant longtemps, j'ai abordé la musique de manière totalement instinctive, presque viscérale. Je refusais toute forme d'apprentissage académique, comme si cela risquait de corrompre la pureté de l'émotion. La musique était pour moi un espace sans règles, le seul peut-être où je pouvais me soustraire aux contraintes du monde.

LC : Cette quête d'authenticité vous a-t-elle parfois freiné dans votre évolution artistique ?

L : Oui, clairement. J'étais dans une forme de sacralisation de l'instant. Quand une chanson naissait, je la considérais comme intouchable, presque sacrée. Je me disais : « C'est ça, c'est moi, il ne faut rien changer. » Mais avec le recul, je comprends que c'était une limite. Créer, c'est aussi retravailler, affiner, accepter de transformer. Une chanson, une production, cela demande du temps, du polissage. Pendant longtemps, j'ai refusé cela, par peur de trahir l'élan initial.

LC : Vous évoquez également une période de création en solitaire. Pourquoi ce choix ?

L : Parce que je pensais, naïvement, que l'on ne pouvait être véritablement soi-même qu'en étant seul. C'est une idée séduisante, mais profondément erronée. L'échange, la confrontation, la collaboration enrichissent énormément le processus créatif. Avec le temps, j'ai eu la chance de m'entourer, de travailler dans des studios, de rencontrer d'autres musiciens. Et surtout, de croiser la route de Jérémy Chatelain, dont le parcours est à l'opposé du mien.

LC : Votre album est justement né de cette collaboration. Comment s'est-elle construite ?

L : Elle s'est construite de manière très organique, presque quotidienne. Nous partageons les mêmes espaces, les mêmes studios, et une proximité de vie qui a naturellement nourri une forme de complicité. Ce qui aurait pu être un écart — de génération, de parcours, de références — est devenu une force. Nous avons des trajectoires très différentes, mais justement, cette altérité nous a permis de nous compléter. Jérémy a une capacité rare à naviguer entre des univers très contrastés, à comprendre et à canaliser des sensibilités diverses. À un moment donné, nous avons senti que quelque chose était prêt, qu'une impulsion existait. Nous avons alors décidé de nous isoler, une semaine entière, en immersion totale. Il n'y avait pas de plan préétabli : la matière s'est créée au fil des jours. Chaque matin, une idée, souvent un texte presque abouti, des intuitions mélodiques, et le soir, une chanson terminée. Cette fluidité est précieuse. Quand la musique circule ainsi, elle va très vite, et surtout, elle va juste.

LC : Dans vos chansons, on perçoit une forme d'auto-dérision. L'humour est-il pour vous une manière d'aborder des sujets plus graves ?

L : Oui, profondément. C'est même devenu de plus en plus essentiel. L'humour permet d'ouvrir des portes sans brusquer, de rendre accessibles des expériences parfois lourdes, intimes, voire douloureuses. Il crée une distance qui n'est pas un retrait, mais une respiration. Les chansons de cet album sont toutes issues d'expériences vécues, parfois très concrètes, très incarnées. Mais je crois que si l'on reste dans une gravité pure, on enferme l'auditeur. L'humour, lui, lui permet de s'approprier ce qui est dit. Il y a chez moi une forme de détachement, ou plutôt une manière de ne pas sacraliser les choses, même lorsqu'elles sont sérieuses. Cela n'enlève rien à leur poids, mais cela les rend partageables.



LC : Vous parlez justement d'expériences vécues très fortes. Pensez-vous que la création artistique nécessite de trouver une forme de faille en soi ?

L : Je crois même que c'est l'inverse : ce n'est pas à nous de chercher la faille, c'est elle qui nous trouve. Elle existe déjà, souvent enfouie, parfois niée, mais elle est là, comme une sorte de volcan intérieur. Et à un moment, elle s'exprime. L'art est un des chemins possibles pour cette expression. Si l'on cherche volontairement une faille, on risque de fabriquer quelque chose d'artificiel. En revanche, si l'on accepte celle qui est déjà en nous, alors elle devient une matière authentique. C'est souvent ce qui fait la force d'un premier album : il est brut, il déborde de cette vérité. Ensuite, le risque, c'est de vouloir reproduire cette faille, de la recalculer. Mais il existe aussi une autre voie, plus lente, plus profonde : celle de l'exploration. Et la musique, en elle-même, est un outil pour cela. Elle permet de descendre en soi, d'aller au cœur de ce qui nous constitue.

LC : Vous venez d'un univers professionnel où l'on montre peu ses fragilités. La musique a-t-elle été pour vous un espace de libération ?

L : Absolument. Dans le monde du business, pendant longtemps, la règle implicite était de ne pas montrer de vulnérabilité. Le dirigeant devait être solide, constant, presque impassible. La musique m'a offert un contrepoint total à cela. Elle est devenue un espace où l'on peut justement dire les choses, les ressentir, les explorer sans masque. Elle m'a permis d'accéder à une forme d'intériorité que je ne pouvais pas exprimer ailleurs. Et ce qui est beau, c'est que ce n'est pas seulement un exutoire, c'est un chemin. On ne sait pas vraiment où il mène, mais on avance. Et c'est ce mouvement qui compte plus que le résultat.

LA COMÉDIE SAINT-MICHEL

DOUZE

La vie en alexandrins**Succès Avignon 2025****de et par Jean-Pierre Brouillaud***Aide à la mise en scène : Benjamin Carette - Création musicale : Soliman Brouillaud***Du 1^{er} avril au 24 juin 2026, tous les mercredis à 19h45***Séance supplémentaire dimanche 21 juin à 18h***Réservations : 01 55 42 92 97 – comediesaintmichel.fr****Locations : Fnac – Carrefour – Géant – Intermarché – Francebillet.com – Carrefour.fr – Fnac.com**

CULTURE +

Par Alexandre Latreuille et Christophe Mangelle

VOIR



LIRE



SORTIR



ÉCOUTER



RACHEL KHAN

Dans un climat culturel qu'elle juge saturé de dogmes, d'intimidations morales et de conformisme militant, Rachel Khan publie *La Culture de l'ultra-violence* (Fayard). Entre autobiographie intellectuelle, analyse politique et manifeste esthétique, elle interroge la place des artistes, la responsabilité des institutions et la nécessité vitale de préserver le beau comme acte de résistance. Voici une voix qui refuse l'assignation et revendique la liberté intérieure comme premier territoire de combat.



Photo : Patrick Fouque



**À LIRE L'ARTICLE DANS
LA FRINGALE CULTURELLE
DE AVRIL MAI 2026**





VOIR



LIRE



SORTIR



ÉCOUTER



Des filles comme il faut ou de l'art de ne surtout pas se faire remarquer

Par Corinne Gili

@quatriemedecouverture

Nadia Daam, journaliste spécialiste des questions féministes et parentales, nous avait séduits avec son premier récit, *La gosse*, où elle livrait un témoignage plein de tendresse sur sa propre fille. Elle nous revient ce printemps avec un roman, paru chez les éditions de l'Iconoclaste, *Des filles comme il faut*. Un titre qui pourrait sonner comme une injonction. Une injonction à être telle que la société souhaite que les femmes soient. Être puissantes car elles ont inventé quelque chose de très important, ont accompli un exploit. Être discrètes en sachant rester à leur place. De discrètes, finir invisibles car trop vieilles et de fait, inutiles... L'essentiel étant de ne pas faire de vagues, de ne pas prendre de place. Et pourtant, avec *Des filles comme il faut*, malgré son titre trompeur, Nadia Daam va en faire des vagues. Attention ! Tempête en vue !

Blanche est une anti-héroïne parfaite, une éternelle perdante : la trentaine, un enfant, un amoureux pas top, quelques traumas, des problèmes d'alcool et surtout plus de boulot. C'est alors qu'une ancienne connaissance lui propose la gestion d'un podcast (à ce propos... Qui ne fait pas de podcast aujourd'hui ?) sur les disparitions volontaires de femmes. Le hasard va conduire Blanche à enquêter sur les lieux de son enfance pour comprendre pourquoi son ancienne prof de français a disparu du jour au lendemain sans laisser de traces. Blanche va enquêter sur celles qui disparaissent et que l'on efface. Jour après jour. L'enquête va devenir étude sociologique afin de mieux saisir ce qui se trame derrière la réalité des disparitions volontaires.

« Pour qu'une femme disparaisse et que cela étonne franchement (...) il faut qu'elle appartienne à une catégorie bien précise : que cette femme soit attendue quelque part et qu'on ne sache pas faire sans elle. »

Avec une plume pleine d'humour et de dérision (nous vous garantissons de rire plus d'une fois) Nadia Daam s'attaque à un sujet profond : l'épuisement et la charge mentale des femmes. Elle met en lumière les femmes du quotidien, les ordinaires celles qui sont pleines de failles et de contradictions, celles qui pour être acceptées par la société ne dérangent personne, celles qui s'excusent (presque) d'exister.

Des filles comme il faut ne dérange pas, elle s'excuse d'être là, d'être parfois « trop là ». Nadia Daam écrit pour que les femmes cessent d'être des filles comme il faut, pour qu'elles aient la possibilité de ne justement pas être comme il faut, pour qu'elles se sentent libre d'être elles-mêmes et tout cela, Nadia Daam, elle l'écrit bien !

LE LIVRE



PRIX LÉO SCHEER

Le prix Léo Scheer se poursuit en 2026. La première édition, l'an dernier, avait récompensé un premier roman, avec une ligne claire : distinguer un « roman vrai ». Doté de 4 000 euros, il récompense un texte à la première personne — autofiction, autobiographie ou récit — dans un contexte où les écritures du réel dominant le paysage littéraire.

BRUIT DE COULOIR

Le « journal » de Brigitte Macron pourrait être publié l'an prochain ou après les prochaines élections présidentielles. Il s'agit, pour l'heure, d'un simple bruit de couloir, qui ne manquera sans doute pas de susciter des polémiques, à l'image de celles qui avaient suivi des propos attribués à la Première dame visant des féministes venues perturber le spectacle d'Ary Abittan aux Folies Bergère.

LIMERENCE

La limerence désigne un état d'attraction amoureuse intense, souvent obsessionnelle, marqué par des pensées envahissantes et un fort besoin de réciprocité. Popularisé par la psychologue Dorothy Tennov, le concept décrit une relation où l'autre est idéalisé et chaque signe devient source d'euphorie ou d'angoisse.

MARILYN MONROE À LA CINÉMATHÈQUE

La Cinémathèque française consacre une rétrospective à Marilyn Monroe, revenant sur l'icône autant que sur l'actrice. Derrière la légende du glamour hollywoodien, l'événement propose de redécouvrir une interprète plus complexe, attentive à sa construction d'image et à son rapport à l'industrie du cinéma. Entre extraits de films, archives et photographies, l'exposition rappelle combien Marilyn Monroe demeure une figure centrale de l'imaginaire cinématographique du XXe siècle.

Par Alexandre Latrenille